

L'identité italienne et les influences françaises.

Une enquête, encore valable, sur l'identité des Italiens est contenue dans la "Storia d'Italia" Einaudi, publiée à Turin en 1972 dans le volume I.

Giulio Bollati décrit dans ce livre, le mot "Italien" que je résumerai au mieux.

Certains étudiants de Princeton invités à le faire, définissent le type italien comme artistique, impulsif, passionné. Ces sont des stéréotypes obscurs, qui ont une valeur double ce qui ne nous aide pas beaucoup; le mot "passionné" peut se référer soit à Sainte Catherine de Sienne soit à Rudolph Valentino (qui est le prototype du séducteur italien) ; "impulsif" est celui qui commet un crime d'honneur, mais aussi Dante Alighieri lorsqu'il lance ses tirades contre ses adversaires; "artistique" est appliqué à Cimabue mais aussi à le dernier dessinateur des murs(graffiti) de la périphérie des villes ().

Si l'on continue à parler, comme on a fait pendant de nombreux siècles, de la relation entre le climat et le caractère, on commence à parler de l'italien comme un synonyme des méditerranéen, païen, bon, sage, intelligent, paresseux, anarchiste, sceptique, saint, héros, laborieux. Pour notre auteur c'est une façon agaçante de voir les choses, comme dans les "conversations de voyage" et cela peut être dangereux et moralement dommageable car évanescents et contradictoire. Il y a ceux qui définissent l'italien "solaire" et ceux qui, comme l'anglaise Ann Radcliff en 1786 dans le roman "L'Italien" l'appelle "homme noir, au chapeau large, traître, hypocrite, papiste, inquisiteur cruel." Et c'est bien un Français, Stendhal, qui n'est pas d'accord avec Radcliff pour défendre l'Italie, parce que, en considérant l' Histoire des républiques italiennes du Moyen Age" du suisse Sismondi, il voit l'italien comme « homme libre, et armé, capable de passions fortes ».

Mais le soleil réapparaît avec un autre suisse Bonstetten (L'homme du midi et l'homme du nord 1834) qui voit les Italiens joyeux et polyvalents, grâce au climat, tandis que les gens du nord seraient sombres et mélancoliques à cause de l'absence de soleil. Melchiorre Gioia se gêne de cette controverse et dit que tous les Italiens ne sont pas "des cigales" et que tous les nordiques ne sont pas "des abeilles". "l'italien", n'existe pas, mais il y a des italiens différents selon les situations et les classes sociales. On pourrait continuer avec des exemples de ce type à l'infini.

Nous savons grâce à l'anthropologie et à l'ethnologie que tous les groupes ont tendance à se représenter en opposition aux autres. L'identité se construit comme défense de ceux qui sont perçus comme une menace et qu'il faut sous-estimer les autres pour renier leur identité. Le grand Lévi-Strauss

en étudiant les gens primitifs l'a amplement démontré, mais il a en même temps identifié plusieurs éléments structurels qui unifient toutes les différentes cultures les rendant valables chacune en soi-même.

Nous, les Italiens, nous portons en nous, depuis des siècles, le concept gréco-romain selon lequel nous sommes les vrais hommes civils (tous les autres sont des barbares, barbares = sans langue), même quand, au cours des siècles, nous avons été obligés de prendre conscience de notre décadence (par exemple durant les invasions barbares ou après "la seconde chute" de la liberté italienne en 1500 réalisée par ceux que nous définissons comme "barbares"). De là, une sorte de maladie de la conscience (toute italienne), nous sommes les "premiers", mais nous sommes inférieurs à ceux que nous appelons «barbares» (français, allemands, anglais). Les autres, d'autre part, nous considèrent le pays du passé (ruines, mémoire, histoire, art), mais sans un pouvoir et une influence véritables. Bollati encore cite l'exemple de l'évêque de Vérone Liutprando qui en 968 répond aux insultes de l'Empereur de l'Orient Niceforo Foca, qui l'avait appelé "Longobardo" (Barbaro) en l'appelant "romain", en employant ce terme pour le désigner comme faux, vil, avide. Souvent les définitions abstraites, les mythes, finissent par couvrir et masquer des réalités historiques, économiques et sociales; au Moyen Age, les relations entre libres et esclaves, dans le monde moderne entre gouvernants et gouvernés, dans la société actuelle de communication de masse entre conscients et inconscients. Mais ces mythes sont encore souvent à la base du racisme qui existe même lorsque nous croyons en être immunisés et même sous des formes diverses que celles du passé. Il y a, selon Bollati (qui écrit en 1972), dans les sociétés occidentales une tendance à "diriger" du haut à travers la manipulation de l'opinion publique, les "sentiments populaires" qu'on fait apparaître comme "spontanés" tandis qu'ils répondent à des directives spécifiques souhaitées par ceux qui ont besoin du consentement des masses au fin de gouverner.

Dans la reconstruction de l'image de l'Italien, selon Bollati un passage décisif est donné par la pensée de Massimo D'Azeglio "faire les Italiens": ce serait le couronnement de notre Résurgence. Comme on l'a déjà vu, s'il était difficile et complexe, pendant les siècles, de définir ce qui est l'italien, ce sera encore plus difficile "de faire les Italiens" avant tout parce qu'il n'y a pas une homogénéité nationale. À ce propos, l'hypothèse de Benedetto Croce, est toujours valable. A la question qu'est-ce que l'Italie et qu'est-ce que l'Italien, il a répondu que l'Italie et les Italiens sont leur histoire. Cette histoire a été un entrelacement fructueux des personnes et des cultures telles que les anciens peuples italiques, les Étrusques, les Grecs, les Puniques et ceux que nous avons appelé barbares (Ostrogoths, Wisigoths, Huns, Lombards, Vandales, etc.) qu'au cours des siècles ont fécondé nos territoires, pas seulement culturellement mais aussi dans les traits génétiques.

Mais Giuseppe Ferrari dans l'introduction de "Les révolutions d'Italie ou guelfes et gibelins - Paris 1858" nie même que l'Italie existe. Il se demande: "Où est l'Italie?" Il va tenter une réponse. L'Histoire de la littérature de De Sanctis et les "Villes dans l'Histoire de l'Italie" de Cattaneo sont deux tentatives de réponse à la recherche d'une identité de cette jeune nation.

C'est avant et pendant la Resurgence que la question « qui est l'italien » et « qui doit-il être » passe du stade de la définition culturelle et géographique à celui d'une réalité ethnique et politique. Entre 1700 et 1800 on a décidé si l'Italie devait rester seulement une réalité historique et culturelle ou si elle devait devenir une réalité politique avec sa propre identité.

Au début des premiers soulèvements de la Résurgence « l'italien n'existe pas encore », dit Gioberti, "le peuple italien est un désir et pas un fait ... les Italiens ne sont pas un peuple réel". Mais c'est le même Gioberti qui publie en 1844 le "Primauté morale et civile des italiennes": l'Italie est considérée comme le berceau de la civilisation humaine dont les gardiens sont les élites instruites (nobles, clergé, bourgeois instruits), mais pas le peuple qui est confiné entre les exclus. Pas tout le monde donc est considéré italien, mais tous peuvent le devenir grâce à l'éducation qu'ils ont reçu, le mandat de "faire les Italiens". Plus tard Gramsci écrira: "chez les intellectuels italiens l'expression 'humble' identifie une relation (... ..) de leur propre supériorité, la relation entre deux races, l'une considérée supérieure à l'autre." Cette vision de l'humble peut être trouvée dans beaucoup d'auteurs.

Au XVIIIe siècle, de nombreux auteurs italiens écrivent pour s'opposer à l'image négative de notre pays réalisée par les autres Européens pour récupérer la grandeur et la suprématie de l'Italie. Gioberti commencera grâce à ces auteurs à souligner la "Primauté morale et civile des Italiens".

Juste un véritable aristocrate, Paolo Greppi, un Italien parisien d'adoption, en raisonnant sur les faits de la France et leurs influences sur les affaires italiennes, soutient que « nous (les italiennes) devons faire comme en France », mais pour avoir en Italie un développement libéral constitutionnel qui soit alternatif à la révolution. C'est ainsi qu'on peut créer la base modérée de la Resurgence italien. Greppi fut le premier à comprendre la différence entre l'Armée populaire en France composée de "gens qui se battent pour améliorer leurs conditions" et les troupes du Piémont, de l'Autriche et de la Lombardie qui savaient qu'ils se battent pour "maintenir les privilèges à quelques propriétaires riches". Pour avoir une armée comme celle française, Greppi dit qu'il faut que "les dirigeants doivent être prêts à modifier le système actuel de gouverner le peuple." Greppi avait compris que, pour faire l'Italie, 'il était nécessaire de payer un prix aux masses populaires , mais "sans modifier substantiellement les relations sociales de propriété et de pouvoir" :c' est ce qui se passera en 1861. L'éducation repose sur la tâche de concilier la conservation et l'innovation, la révolution et la tradition. Ce n'est qu'après l'unification complète de

l'Italie, qui a trouvé dans le Moyen Age, avec les "Communes" et les "Républiques Italiennes" les fondements de l'identité de l'italien, qu'on revient avec Giosuè Carducci à l'idée de Rome et à la "romanité" comme pierre angulaire de l'identité historique de la nation.

Après les impulsions coloniales des autres pays européens, le culte de la grandeur de Rome et de la supériorité culturelle servira de base idéologique aux aventures militaires en Afrique, aux dangereux et "irréalistes rêves de grandeur "

Ce sera un autre auteur, mon professeur, Umberto Cerroni, disparu il y a quatre ans, qui cherchât à synthétiser la question de l'identité italienne. Dans l'excellent livre "L'identité civile des Italiens", éd. Piero Manni Lecce 1996, en commençant par les événements historiques mis en évidence dans l'essai de Bollati, il identifie quelques lignes de la solution au problème de la conscience historique et de l'identité italienne.

La première hypothèse de dérivation de Gramsci est: l'Etat italien est faible. Il ne s'agit pas seulement de la crise des élites, mais de toute la société et d'un peuple. Il y a toujours eu un détachement entre les élites et les masses. L'histoire de la langue italienne est emblématique: l'italien a été une langue parlée seulement par les classes supérieures jusqu'à il y a quelques décennies. Les dialectes, qui tendent à enfermer les événements humains dans une zone locale, dans des îles contraposées les unes aux autres, ont été répandus pendant plusieurs siècles et sont encore largement utilisés. Cerroni met en évidence comme déjà Leopardi se plaignait du cosmopolitisme des intellectuels italiens et de l'Eglise qui les a rendus étrangers à la "ville natale".

Le développement intellectuel raffiné, résultant de l'héritage gréco-latine, a coexisté avec la fragmentation politique subie pendant des siècles, et le localisme. Cerroni met en évidence que Gramsci avait compris que, en Italie, les laïcs comme les catholiques n'avaient pas réussi à créer un esprit moderne de l'unité nationale. La responsabilité de l'Église catholique, soutient-il, ne doit pas nous laisser oublier que l'Eglise est une construction italienne. Nos maux sont anciens et il ne sont pas nés en 1861. Il y a un esprit tragique dans notre histoire. Cerroni observe le retard dans le processus d'unification politique de l'État national unitaire comme l'une des causes de notre faible identité. Nous sommes la nation qui construit au début un langage unitaire, nous sommes les premiers qui ont restauré et récupéré le droit romain, nous avons établi les premiers les constitutions municipales, nous avons créé la souveraineté théorique de l'état (Dante avec le De Monarchia, Marsile de Padoue avec le Defensor Pacis, Bartolo de Sassoferrato l'un des fondateurs du droit international, Machiavelli qui enseigne à tous les principes, la politique comme domaine autonome). La peinture moderne naît en Italie avec Cimabue et Giotto, la sculpture avec Pisano, l'architecture avec Brunelleschi, la musique

avec Guido d'Arezzo. Il y a un contraste frappant et tragique entre ce grand et hâtif développement de la culture et l'échec de l'unification politique: c'est ça qui est à la base de certains traits caractéristiques de l'identité italienne, recherchée, mais élitiste, avec une vie politique fragmentée et limitée aux petits groupes qui prennent soin des petits intérêts. Cette identité faible de la nation est en crise, selon Cerroni, en trois moments:

- Après la Première Guerre mondiale avec la défaite du mouvement social communiste, déjà fragmenté et la victoire du fascisme;
- Avec la Seconde Guerre mondiale, la chute du fascisme et la Résistance a commencé un nouveau régime politique;
- Avec "Mani pulite" et la suppression d'un système corrompu de financement des partis politiques.

Cerroni ne se lasse jamais de nous rappeler cette fragmentation dans toutes les vicissitudes de l'Italie moderne et contemporaine et il nous fait observer finement que, en Italie, paradoxalement, dans les écoles et les universités l'enseignement en 'histoire d'Italie » n'existe pas..

À l'appui de sa thèse sur le manque d'identité des Italiens Luigi Barzini disait : "Les Italiens, soumis pendant des siècles aux oppresseurs étrangers ont dû pour se défendre développer et améliorer les vices publics et les vertus privées." Et encore Antonio Labriola dit "Il y a une unité illusoire d'une histoire de l'Italie"

Cerroni confirme les nœuds historiques déjà vus et les primautés qui ne doivent pas nous conduire à ressusciter l'ancienne rhétorique, mais nous conduire à une salutaire autocritique historique, pour surmonter la séparation entre politique et culture, à partir de laquelle est nait le cynisme déjà saisi par Leopardi: "Le cynisme, a dit le poète, est tel qu'il dépasse celui de tous les autres peuples." Selon Cerroni cette lacération entre nation et culture a conduit à un écart entre la nation et notre histoire. Il se réfère également à une expression de Riccardo Muti, "Nous (les italiennes) avons oublié qui nous avons été , l'importance qu'ont eu notre musique, notre langue, notre culture en Europe jusqu'au XVIIIe siècle."

Il déplore le manque d'impact de la culture même sur les classes supérieures et l'illégalité des masses qui s'applique de la base jusqu'au sommet. Il rappelle que Guichardin a été mal compris et qui, contrairement aux clichés qui font de lui le défenseur du "particulier" a écrit: "La liberté est la prévalence du droit et de l'ordre public sur l'appétit des hommes particuliers" Pour résumer avec des mots clés ce qui caractérise, selon lui, l'Italie, je fais la liste des plus importants:

- L'individualisme

- les groupes renfermés sur eux même (Mafia, et franc-maçonnerie presque toujours alliées)
- Campanilisme-querelleur

Donc, selon Cerroni, l'entrée en Europe et la globalisation qui caractérisent notre époque ne peuvent pas et ne doivent pas "sauter sur les traditions linguistiques et intellectuelles qui restent le point de départ de la personnalité." "Le défi que la migration (et l'Europe) nous présente est l'effort de compréhension mutuelle qui a fait défaut jusqu'à présent: quand cela aura lieu il produira des effets bénéfiques. Face à ces problèmes, l'identité italienne sera une ressource. L'universalisme qui a caractérisé les Italiens dans le passé (Rome et la Papauté) pourrait nous aider à vivre ensemble et à communiquer avec les autres. Toutefois, ceci nécessite une autocritique de la nation. Parce que dans le monde, aujourd'hui encore, les Italiens sont considérés comme des gens avec beaucoup de talent mais qui manquent de fiabilité. Cerroni résume la situation: " scission du caractère italien et de l'Italie" La thérapie à tout cela est l'élévation massive des niveaux culturels, l'amélioration de la formation de l'école de base, l'enseignement de l'histoire d'Italie et d'Europe, comme antidote à tous les particularismes et localismes qui rendent méchante la grande et tragique histoire de notre pays et en récupérant des niveaux de moralité publique et privée qui nous permettront d'être comme les autres pays qui ont une constitution plus ancienne et sont caractérisées par une identité plus forte, comme la France.

Monistrol sur Loire 13 mai 2011

dr. Giuseppe Greco

Directeur Istituto Comprensivo Alto Orvietano Fabro